

éprouvait au fond de l'ame un déchirement qui se manifestait à l'instant même dans son regard ou sur ses lèvres. Sa patience et sa résignation dans les souffrances cruelles qu'il endurait avaient quelque chose de surhumain. Il n'y a que sa grande foi et sa tendre pitié qui peuvent les expliquer. « Vous souffrez bien, lui disait-on ; sans doute, répondait-il, mais Jésus-Christ a bien plus souffert pour moi ; j'ai confiance en lui ; il est ma force, mon courage, mon refuge, mon tout. »

C'est surtout pendant sa dernière maladie que M. de Servan a manifesté les plus pieux et les plus héroïques sentiments. Au milieu des souffrances les plus aiguës, il demeurait calme, résigné, uni à Dieu. Tenant son crucifix à la main, il le baisait tendrement et le couvrait de ses larmes. « Mon Dieu, s'écriait-il, souvenez-vous que je suis la cause de votre pèlerinage sur cette terre ; ne m'abandonnez pas dans ces derniers moments. » Si par hasard la douleur lui arrachait un cri involontaire, il s'en humiliait comme d'une lâcheté ou d'une faiblesse indigne d'un soldat de Jésus-Christ. Survivant en quelque sorte à lui-même dans un corps qui s'affaiblissait tous les jours de plus en plus, il commençait avant sa dernière heure la vie d'amour et d'union qu'il est allé continuer dans le ciel. Comme il se réveillait et s'animait lorsqu'on lui parlait de Dieu, ou que le ministre de la religion lui apportait les sacrements de l'Eglise ! alors toutes ses souffrances semblaient suspendues, ses organes reprenaient leurs premières fonctions, ses facultés, par moment paralysées, revenaient à leur état normal, son ame retrempée dans le sang de celui qui renouvelle la jeunesse de l'aigle dominait un corps tout en ruine, des paroles de feu et d'amour sortaient avec impétuosité de sa poitrine embrasée pour témoigner à Dieu